

GYGAX, FEU D'ARTIFICES?



L'écrivain vaudois, né en 1989, à l'écoute de sa génération enflammée. William Gammuto/Emmanuel Denis

Adrien Gygax » En dépit de son jeunisme d'apparence superficielle, *Départ de feu* est un remarquable roman d'utopies où brûlent les contradictions de notre temps.

«Amateurs de littérature, passez votre chemin» – voilà ce que semble proclamer ce roman, qui endosse avec une décomplexion rare les attributs du livre fièrement bien que facticement «de son temps». Dès la première phrase, cette langue, genre *chill*, qui épouse un hypothétique parler jeune en une prose criblée de *pushes* pour mimer la surconnexion des natifs numériques. Puis cette trame narrative qui, épuisant le réservoir de clichés dont sont affligés les trentenaires d'aujourd'hui, déroule le caricatural alphabet sociologique pour reprendre à son compte la fable marketing d'une prétendue Génération Y pétrie de narcissisme technophile et rongée par le *why*.

Enfin, l'auteur, ancien consultant versé dans l'écriture, ambassadeur d'un tailleur de costumes qu'il n'oublie pas de citer dans son ouvrage: romancier que l'on aurait tôt fait de se figurer en habile promoteur du soi. Son premier ouvrage, *Aux noces de nos petites vertus* (2017), road-trip faiseur et erratique, nous avait laissés sur le bas-côté. En 2020, il fonçait dans le mûr avec *Se réjouir de la fin*, journal du grand âge savoureux et nuancé, bien qu'un peu joliet dans sa tendresse méditative. Bref, on n'en attendait pas trop de ce *Départ de feu* d'Adrien Gygax. Alors, feu d'artifices?

Enfumeur professionnel
Amateurs de littérature, restez! C'est un roman autrement plus complexe, pertinent et intéressant que ce que son jeunisme apparent laisse supposer. Car dans cette trajectoire, plutôt classique, d'un transfuge de l'hypermodernité tenté par le refuge

alpestre, par l'exil du monde à la Thoreau, se lisent beaucoup des contradictions de notre époque hantée par l'absence de récit collectif, tellement connectée qu'elle ne sait plus à quoi.

Le miroir grossissant d'une jeunesse dorée au pixel

César, la trentaine, est un enfumeur professionnel, responsable du *community management* dans la *team marketing* de Philip Morris, invité à garder la *positive attitude* en animant les réseaux du cigarettier passé à l'électronique. Ses coreligionnaires et contemporains pataugent, comme lui, dans un *franglais corporate*, et dans une adoration lémannique, c'est son immeuble lausannois qui prend feu, son appartement qui part en fumée. Ainsi que son appartenance à la frénésie du siècle, dont il tentera dès lors de s'extirper.

En détox suggérée par son employeur tout d'abord, qui le conduit à un séjour dans une cabane en forêt du côté de Montricher. Puis en exploration plus intensive de la solitude, du travail de la terre, de l'âpreté des saisons, du rapport aux bêtes, enfin des antipodes où le narrateur part épuiser les fantasmes paradisiaques de l'Occident jusqu'à échouer sur une île, nu face à la vacuité. «Car le néant, ici, est d'un bleu émeraude.»

Echappée qu'amorce puis sous-tend une intrigue quelque peu prétexte (même si son dénouement est renversant), mais qui permet à l'auteur d'exacerber, souvent jusqu'au grotesque, les

tensions qui traversent notre société en recherche de sens et d'avenirs souhaitables. Car son personnage, sorte de héros candide et paradoxal du surhomme nietzschéen, tente de se construire en opposition à ce qu'il fuit, se berçant d'utopies que déjoueront un paysan pragmatique, des marchands de rêves polynésiens ainsi que d'explosifs militants climatiques. «Entre ceux qui ne changeraient pour rien au monde et ceux qui veulent changer le monde, je refuse de faire un choix» – et c'est cette ambivalence, qui est la nôtre, que parvient à éclairer la quête de César, déserteur foncièrement naïf mais sauvé par une autodérision assez vive pour le prémunir de trop ravageuses désillusions.

Robinsonnade exaltée

«Inspiré de faits réels» et précisément ancré dans un décor à la fois sociologique et helvétique (où passent notamment les noms des Fribourgeois Jon Monnard et Margaud Liseuse), *Départ de feu* ne se complait donc pas dans la superficialité qu'il excelle à mettre en scène. Miroir grossissant d'une jeunesse dorée au pixel et consumée par l'éco-anxiété, il tend certes à en faire trop, en sa robinsonnade, en sa prose exaltée et escortée de citations philosophiques destinées à en surligner la profondeur.

Mais ce roman de feu, dont l'artifice est le combustible plutôt que l'incandescence, parvient, non sans panache, à relier l'anecdote au cosmique pour interroger notre manière d'être au monde. Amateurs de littérature, lisez. » **THIERRY RABOUD**

» Adrien Gygax, *Départ de feu*, Ed. Plon, 266 pp.



BD

INSOUMISSIONS

Récits » Jusqu'à quel point peut-on se taire face aux injustices et à la corruption? Deux haletants albums explorent cette question. Javi Rey s'empare de *L'Ennemi du Peuple*, célèbre pièce d'Henrik Ibsen. Le Catalan adapte avec talent la noyade du docteur Stockmann. L'intègre médecin s'oppose à son politicien de frère avec lequel il a créé une florissante station thermale. Il dénonce la contamination des eaux médicinales, dangereuse pour la santé des usagers. Mais face aux intérêts économiques des uns et des autres, le lanceur d'alerte est implacablement submergé. *Cadres noirs* transpose en cases le roman éponyme de Pierre Lemaître. Le quinquagénaire Alain Delambre est éjecté de son entreprise et doit se contenter de petits boulots pour survivre. Pour recouvrer sa dignité, il est prêt à tout pour faire entendre la voix des déclassés. Un polar social qui met en scène le côté obscur du monde du travail. » **SJ**

» Javi Rey, *Un ennemi du peuple*, Ed. Aire Libre.

» Bertho, Liotti, Lemaître, *Cadres noirs*, tome 1, Ed. Rue de Sévres.

INSURRECTION

Histoire » Il n'y a pas si longtemps, la douce France devait faire face à la sédition d'une armada de hauts militaires. Mai 1958. L'Algérie s'embrace. Alors que le gouvernement de la métropole entame des dialogues avec les indépendantistes, des milliers de colons se soulèvent. A Alger, les militaires français doivent choisir leur camp. Des généraux se lancent dans un coup d'Etat décentralisé qui met en péril l'édifice d'une République affaiblie. Un seul homme, le retraité de Gaulle, semble capable d'éviter une guerre civile. Avec intelligence et humour, Boucq et Juncker mettent en scène cette étonnante farce politico-militaire. » **SJ**

» Boucq/ Juncker, *Un général, des généraux*, Ed. Le Lombard.



Elle assure, la relève



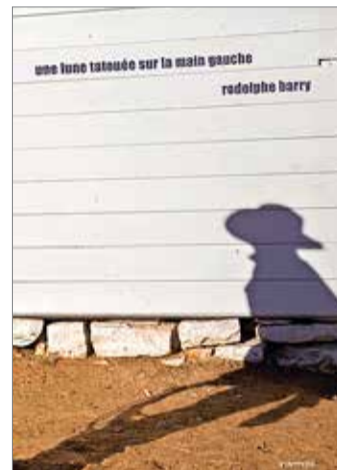
Revue » Oui, la littérature, comme une vieille garde, a parfois besoin d'être «relevée», et cette revue basée à Fribourg y contribue depuis une décennie bientôt. Une formidable liberté préside au sommaire de la huitième déclinaison papier de *L'Épître*. Liberté de ton, de forme, d'imaginaire, où l'on retrouve

quelques plumes déjà remarquées: Laure Federiconi, découverte il y a peu avec les proses poétiques de *La Grande Salle à manger*, Gabriella Zalapi, qui signait en 2018 un faux journal chez Zoé, ou encore la Broyarde Marilou Rytz, honorée par le Prix du jeune écrivain 2021 et qui investit ici d'une plume trash les affres de la maternité.

Mais ce qui séduit véritablement au fil de ces pages où la littérature se découvre, c'est l'ambition visuelle et typographique de certaines propositions. A l'image du dialogue distendu intitulé *L'Orage* de Laetitia Barras, et surtout des *Zones* de Valentin Kolly – calligrammes où la page, entre Apollinaire et Tarkovski, devient espace, en une série thématique dont la soignée originalité mériterait d'être prolongée. Elle assure. La relève. » **THIERRY RABOUD**

» *L'Épître*, vol. VIII, 300 pp. Vernissage 1^{er} mars, 18h30, Nouveau Monde, Fribourg.

Un fascinant portrait rêvé

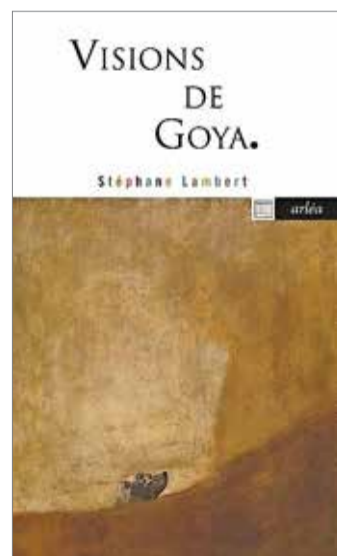


Rodolphe Barry » Son nom et les sujets de ses deux derniers livres précédents consacrés à Raymond Carver et à James Agee (Prix Pulitzer 1958) pourraient laisser croire que Rodolphe Barry a vu le jour outre-Atlantique. A New York, Chicago, ou pourquoi pas dans un bled du Midwest. Il n'en est rien. Barry est né en 1969, à Troyes, dans l'Aube.

Après *Devenir Carver* et *Honorer la fureur*, le Champenois se lance sur les traces de Sam Shepard, acteur, scénariste, homme de lettres et dramaturge disparu en 2017 à l'âge de 73 ans. Un sacré personnage que cet artiste prolifique lauréat en 1979 du Prix Pulitzer de l'œuvre théâtrale pour *L'Enfant enfoui*. En se mettant sans la moindre difficulté dans la peau d'un journaliste intrépide comme ceux qui hantent les colonnes de *Rolling Stone* dans les seventies, le Français signe *Une lune tatouée sur la main gauche*. Soit le fascinant portrait rêvé de celui accompagna Bob Dylan tout au long de sa délirante *Rolling Thunder Revue* avant que Terence Malik ne dévoile sa belle gueule ténébreuse dans *Les Moissons du ciel...* Louons comme il se doit cet hommage *made in France* à faire pâlir les plus redoutables biographes yankees. »

JEAN-PHILIPPE BERNARD
» Rodolphe Barry, *Une lune tatouée sur la main gauche*, Ed. Finitude, 313 pp.

Impressions de Goya



Art » Les visiteurs s'étant délectés en découvrant à la Fondation Beyeler l'imposante exposition consacrée à Goya, qui s'est terminée il y a un mois, apprécieront de prolonger leurs réflexions par la lecture. Ceux qui ne l'ont pas vue auront ainsi un aperçu alléchant

de l'œuvre de cet homme d'ombres et de lumière. Avec *Visions de Goya*, Stéphane Lambert raconte l'artiste au travers de son cycle de peintures noires et de sa vie parsemée de hauts et de bas. Mais c'est surtout en écoutant le ressenti de l'écrivain, devant les scènes représentées par le génial créateur, que l'on redécouvre le travail de l'Espagnol.

L'auteur balade le lecteur dans Madrid, dans le passé et le présent, dans l'histoire et dans l'art. Son ouvrage court, richement illustré, mêle subtilement les faits et la subjectivité pour donner un éclairage personnel sur cette immense œuvre. Plus important encore, en s'immergeant dans la noirceur saisie par Goya, il parle principalement d'humanité. Il parle de sa violence, de ses ténèbres, de sa souffrance. Et de «l'éclat dans le désastre». Très beau. »

TAMARA BONGARD
» Stéphane Lambert, *Visions de Goya*, Ed. Arléa, 144 pp.